

Sens humain de la procession

Le fait que tous les temps, toutes les races, toutes les civilisations et toutes les religions aient considéré et pratiqué la « procession » comme un rite religieux témoigne qu'elle porte une signification humaine universelle.

Ses formes ont été sans doute les plus diverses, des plus nobles, les Panathénées, aux plus grossières danses en certaines tribus. Elles convoient ainsi un contenu spirituel très différent, d'inspiration, ici très pure, là, frénétique et sensuelle... Nous laisserons de côté ces dernières pour n'envisager que les processions de caractère religieux supérieur.

Nous n'en rappellerons les formes que pour en faire saillir les caractères propres.

I. — PRINCIPE FONDAMENTAL

En nous replongeant aux origines chrétiennes, à Jérusalem et à Rome, nous trouvons les éléments premiers et essentiels de la Procession.

Etheria nous montre la communauté entière, clergé et fidèles, formant un cortège solennel pour escorter, avec le chant des psaumes et des hymnes, l'évêque qui va célébrer la liturgie dans l'un des lieux sacrés de la ville.

On *va quelque part* pour y faire quelque chose¹. Etheria ne manque pas de noter qu'on offre l'Eucharistie, qu'on

1. Fort justement le Canon T. A. Lacey, dans *The Liturgical use of the Litany*, observe : « A perambulation alone is not a procession. A procession means going somewhere to do something... The priest and clerks must have somewhere to go and something to do when they get there. » Cité par Colin DUNLOP, *Processions*, p. 21.

chante hymnes et psaumes, qu'on lit l'Écriture, qu'on dit des prières; mais toujours elle souligne en quel *lieu* tout cela est célébré. Son récit rappelle sans cesse les démarches de la Communauté vers l'un des lieux saints.

En somme la procession est un pèlerinage vers un haut lieu spirituel proche. C'en est une forme réduite quant à la distance, et donc quant à la durée, mais forme communautaire, hiérarchisée et solennelle.

Il apparaît qu'elle suppose la religion des lieux. Il y a des lieux privilégiés de par le souvenir qu'ils perpétuent (Calvaire, Sépulcre, colline de l'Ascension). Privilégiés de par la grâce qui en émane.

A Rome, le Vendredi-saint, le pape déchaux ainsi que tous les ministres quittent le Latran pour aller à Sainte-Croix de Jérusalem, y encenser et vénérer la Croix.

Plus tard nous verrons le clergé de Notre-Dame de Paris aller au tombeau de sainte Geneviève, où a lieu la bénédiction des Rameaux; puis redescendre par le Petit Pont, frapper trois fois à la porte de la prison, délivrer un prisonnier et rentrer à Notre-Dame.

Les exemples sont innombrables dans la tradition.

Jamais, semble-t-il, on ne s'est cru interdite cette religion des lieux, par la déclaration du Christ à la Samaritaine. A celle que préoccupe le conflit des lieux, le Garizim ou Sion, Jésus répond : « Femme, l'heure approche où vous adorerez le Père ni en cette colline ni à Jérusalem (seulement) » (Jean 4, 21). Et il oppose la religion « *in spiritu et veritate* » à ce matérialisme nationaliste et racial. En le purifiant de ces éléments fâcheux, l'Église a conservé de la tradition humaine universelle, le culte des lieux. Et c'est la source première de ses rites de procession². Elle fournit un principe incontestable pour juger de la qualité d'une procession et pour en restaurer la forme authentique. Tourner autour de l'église, sortant par une porte et rentrant par

2. L'évêque du Mans, Charles de Froullay, suggérait un sens mystique intéressant, quoique plus subtil, en observant dans la Préface de son *Processionnal* (1751), « per publicas supplicationes, quae fiunt procedendo de loco in locum, admonemur, tanquam advenae et hospites, desiderari in terris manentem civitatem quam... instar viatorum, futuram inquirimus. » Cette belle interprétation est adventice et latérale.

l'autre, tourner à l'intérieur même de l'église, n'est qu'une forme abâtardie de la procession³.

Parmi les *lieux privilégiés*, il faut signaler les *Cathédrales*, où il était de tradition que les paroisses se rendent en procession. Ce qui marquait la liaison avec l'église-mère et témoignait de la catholicité de la foi.

Il faut en dire autant des pèlerinages à Rome, qui sont en réalité des processions majeures. Et à un moindre degré des autres pèlerinages à des lieux de grâce, à un tombeau de saint, à un lieu marqué par la Sainte Vierge (Lourdes, La Salette, etc.).

Mais aussi les processions intérieures, par exemple aux fonts baptismaux; ou extérieures : au cimetière, procèdent du même principe : aller quelque part pour y faire quelque chose.

*
**

Moins définies par le culte d'un lieu sacré, nombreuses sont les processions déterminées par la *fonction*.

Au premier rang il faut mentionner celles qui sont incluses dans la liturgie eucharistique. Ce sont d'abord la procession d'entrée, ou d'*Introït*, du clergé quittant la sacristie pour se rendre au sanctuaire. Il est fâcheux que nous en ayons tellement perdu le sens, alors que la solennelle démarche du prêtre et des ministres entraînait la pensée des fidèles vers l'autel et que les chants du psaume et de l'antienne les introduisaient si efficacement dans le mystère célébré. Joie, triomphe, adoration, supplication, fondaient toute la communauté dans une célébration théocentrique, alors que la prévalence des « prières au pied de l'autel » ramenait la prière sur soi-même.

La procession de l'Évangile, demeurée si solennelle chez les Orientaux, peut redevenir, si l'on en comprend les rubriques, riche de signification. La parole de Dieu va être proclamée, et les lumières, l'encens, le cortège qui entoure

3. Mme Maurice-Denis-Boulet observe justement que « ce sont les processions trop courtes ou intérieures qui paraissent dépourvues de sens et déplaisent justement à nos contemporains » (*La Maison-Dieu*, 41, p. 33).

le livre des Évangiles, lui donnent les honneurs comme à la personne du Christ.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les processions des Offrandes, puis de la Communion. On voit assez que cette marche chantante vers l'autel associe étroitement les fidèles au sacrifice sacerdotal. On va quelque part pour y faire quelque chose.

Il faut en dire autant des processions des Rogations et des litanies. La bénédiction des champs, l'offrande du travail, ou la supplication lors de fléaux ou d'épidémie, sont une communion avec la terre que Dieu nous a confiée en Adam.

Une interprétation fondée de la *Statio* romaine donne à la procession papale, qui se rendait à une église chaque jour nouvelle pour la célébration eucharistique, une signification assez curieuse. Tertullien écrit dans le *De Oratione* que la *statio* « *de militari exemplo nomen accepit, nam et militia Dei sumus* ». Ainsi en se rendant à l'église titulaire du jour, on allait comme à la tour de garde, où la communauté prenait sa faction ce jour-là. Voilà qui nous est devenu assez étranger.

Moins étroitement lié à la liturgie commune, on perçoit facilement à quelles fonctions sont destinées les processions du *cortège nuptial*, du cortège conduisant un nouveau prêtre de la maison à l'église. Les mœurs motorisées modernes ne souffrent plus l'escorte d'honneur et de prière qui, de la « levée du corps », conduisait à l'église, puis au cimetière le chrétien allant « dormir » dans l'attente de la résurrection. Mais comme était belle la tradition qui en Bretagne escortait à travers toute sa paroisse le curé défunt, à qui on présentait une dernière fois les maisons bénites et sanctifiées par son sacerdoce.

Inversement la procession d'accueil qui, des portes de la ville, conduisait le nouvel évêque à la mairie, puis à sa cathédrale, marquait l'hommage de toute une cité à son pontife⁴.

On a d'ailleurs signalé qu'après la Paix de l'Église, les processions romaines portaient un caractère de *propagande*

4. Ainsi le Christ fit-il « *processionnaliter* » son entrée à Jérusalem le jour que nous disons « des Rameaux ».

et devenaient un peu des « manifestations »⁵ où s'affirmait le triomphe de l'Église sortant de ses Catacombes. La procession s'apparente alors aux parades ou aux défilés chers aux partis, aux ligues, aux grands corps sociaux, où l'on déploie le nombre, la puissance, le faste des étendards, des bannières et l'éloquence des placards. L'interdiction des processions a été l'un des épisodes caractéristiques de la lutte laïciste contre l'Église. La proscription des emblèmes religieux, même aux funérailles, faisait que c'était à l'affirmation publique de la foi qu'on en avait.

Depuis plusieurs siècles les processions du Saint-Sacrement dans les rues fleuries et pavoisées de la cité signifiaient l'hommage public au Christ. C'est précisément cet hommage que les lois laïcisantes ont proscrit.

Lorsque ces processions prenaient, surtout en Espagne, un caractère « dramatique », figuration des mystères du Jour, des Saints, de la vie de la Vierge et surtout de la Passion, portement de la Croix, crucifix sanglants ou *Pietà*, vierges douloureuses, c'était une saisissante prédication que ces mises en scène, où concouraient les enfants, les corporations, les confréries, les corps constitués de la ville et l'armée.

Ces diverses processions revêtiront évidemment des

II. — MODALITÉS ACCESSOIRES MULTIPLES

Le rite processionnel est si riche qu'il y a lieu d'y discerner de nombreux éléments de valeur humaine et spirituelle.

1) Nous avons dit que la Procession est *communautaire et hiérarchisée*.

Elle répond au besoin des fidèles de se rassembler organiquement autour de ses prêtres, comme aussi de retrouver des communautés-sœurs pour unir la foi et la prière dans une expression plus fervente.

2) Il n'est pas hors de propos de voir en elle une manifestation de l'*homo ludens*, offrant à Dieu son activité naturelle de jeu.

L'homme, qui reste un enfant, éprouve le besoin de faire

5. Contre l'Arianisme, par exemple, à Antioche ou à Constantinople

quelque chose. Parler, chanter ne lui suffisant pas, il aime bouger, marcher. Il ajoute du prix à la fatigue corporelle. Revenir de la procession bien fatigué est une forme amoindrie de la satisfaction qu'éprouve le pèlerin qui a fait à pied une longue route.

3) Il est normal que, pour soutenir son effort, le chant de masse et les instruments de musique disciplinent le pas qui, sans être de rythme militaire, revêt en certains pays un temps lent, pas de procession démultiplié.

Les danses processionnelles, plus rares de nos jours, ont existé même dans les liturgies chrétiennes. Graves en certaines circonstances, gracieuses, joyeuses, elles sont l'expression corporelle de sentiments authentiquement religieux.

Les danses toujours pratiquées à Echternach au son des violons sont presque pénitentielles par la fatigue qu'elles causent.

S'il y a eu jadis, et aujourd'hui encore au cœur de l'Afrique ou chez certaines sectes arabes, des danses frénétiques, provoquant une sorte d'extase, les danses grecques des Panathénées exprimaient un sentiment religieux de qualité.

On ne voit pas pourquoi nos processions chrétiennes devraient se traîner arythmées, désordonnées, sans grâce et sans allégresse⁶. Il est pénible de voir que, si les processions monastiques d'entrée à l'église sont bien rythmées, la sortie du chœur distend la colonne, au point que les premiers rangs marchant noblement, les derniers suivent à la débandade. C'est un art de marche que nous avons perdu.

On a justement observé que « les différentes affections de l'âme sont l'origine des gestes, et la danse qui en est composée, est par conséquent l'art de les faire avec grâce et mesure relativement aux affections qu'ils doivent exprimer⁷ ». Ayant perdu ces traditions, c'est un *art* que nous avons à réapprendre, si nous voulons que nos processions redeviennent de nobles rites, dignes de la majesté à qui nous faisons hommage.

6. J'ai été témoin à Assise de cortèges funèbres qui emportaient d'un pas allègre le mort vers le cimetière.

7. DE CAHUSAC, *La danse ancienne et moderne*, p. 17. Cité dans W. O. E. OESTERLEY, *The sacred dance*, p. 5, n. 3.

4) Il n'est pas jusqu'à l'*ordonnance* de la procession dont nous avons à mieux comprendre les rubriques.

Inutile de dire que, pénitentielles ou triomphales, nuptiales ou funéraires, les processions requièrent de très différents appareils. Ici, vêtements gris ou noirs de pénitents à cagoules; là chapes somptueuses de tissus chamarrés et fleuris.

Il est notable par contre que l'ordre en sera inverse selon qu'on fait cortège d'honneur à un grand personnage ou que, conduit par lui, on lui emboîte le pas.

Le nouveau prêtre, l'évêque, le Saint-Sacrement sont précédés de tous les fidèles qui s'échelonnent en dignité croissante, afin qu'éclate enfin la majesté du personnage honoré. Au contraire le cortège des mariages et le « convoi » funèbre suivent ceux que l'on accompagne dans le deuil ou la joie⁸.

Parmi les accessoires de la procession, statues, drapeaux, reliques, bannières, bâtons de corporations, etc., c'est la Croix qui toujours ouvre la marche dans un symbolisme évident. Le Christ nous conduit comme Seigneur, Chef, Pasteur. Elle doit être entourée d'honneurs. Signe de la victoire que chante l'Église, au jour même du Vendredi-saint, dans l'hymne de Venance Fortunat :

*Vexilla Regis prodeunt
Fulget Crucis mysterium...*

Tout naturellement avec les fleurs, ce sont les lumières que le sentiment populaire aime multiplier dans ses processions, cierges ou flambeaux.

Il est incontestable que les foules, à Lourdes par exemple, attachent au fleuve de feu que dessine l'infinie multitude des lumières, une qualité spirituelle qui l'emporte sans doute sur le côté pittoresque, mais qui est assez difficile à définir. Autant la procession de la Vigile pascale a de sens, autant peut-on croire qu'en d'autres cas, la procession aux flambeaux se justifie surtout par la ténèbre nocturne où elle se déploie.

8. Ainsi dans un défilé militaire les chefs victorieux prennent la tête des troupes qu'ils commandent encore.

*
* *

Ainsi apparaît-il que, parmi les rites de nos liturgies catholiques, assez importants sont les éléments qui tiennent à la nature de l'homme et des choses. Mais les plus nobles sacrements ne sont-ils pas encore bien plus engagés dans les réalités naturelles de l'eau, de l'huile, du pain et du vin. Celles-là même dont l'homme se lave, se oint, se nourrit et s'enivre.

Enfin est-il nécessaire de remarquer que le principe émis au début de cette analyse n'épuise pas le contenu humain de la procession.

« *On ne marche pas seulement pour arriver, disait Goethe, mais pour vivre la route.* » C'est une vérité de portée universelle qui définit les activités de jeu si naturelles à l'homme. Est-ce hors de propos de dire qu'un des grands attrait du pèlerinage — forme éminente de la procession — c'est précisément de *pérégriner*. Ici aussi la chasse est parfois plus intéressante que la prise. Il faudrait dire alors que la route apporte tellement que le pèlerinage s'achève avec elle. En tous cas, elle le conditionne au point que, sans elle, c'est-à-dire sans cet effort d'aller, de tendre, d'espérer, de poursuivre, il n'est pas de pèlerinage véritable⁹. Comme aussi, à proportion, il n'est pas de procession véritable pour ceux qui en demeurent les spectateurs.

N'est-ce point pour cela que Dieu n'a pas voulu que nous gagnions son (notre) ciel, sans avoir, *viatores et peregrini*, fait la longue et dure route, dont la peine ajoutera à la possession une saveur que nous n'aurions jamais goûtée autrement.

PAUL DONCOEUR, s. j.

9. Il est clair que les habitants de Lourdes ou d'Auray sont peut-être des paroissiens, mais non des pèlerins de Notre-Dame ou de sainte Anne. Ce qui explique la vulgarité spirituelle de populations qui font trop du sur-place.